

Indigo

Nancy Huston

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huston, N. (2016). Indigo. *L'Inconvénient*, (64), 35–37.

INDIGO

Nancy Huston

Cet extrait est tiré du roman *Le club des miracles relatifs*, à paraître aux éditions Actes Sud / Leméac en avril 2016.

Farah Chauvet verrouille soigneusement la porte en quittant ce qui ressemble à une grande maison normale du quartier le plus prospère de Luniville, entourée d'autres grandes maisons normales assorties de grands garages normaux, de pelouses parfaitement tondues en été et de trottoirs parfaitement déblayés en hiver, où logent des familles lunivilloises normales constituées de deux parents deux enfants deux voitures et un chien – non, pas de chien, se dit Farah, personne n'a de chien par ici, *sa a se etranj*, c'est bizarre – dans une belle rue sécuritaire parsemée d'églises et tout près du commissariat de police (*jwe sans danjé*, aurait dit son père en blaguant : mieux vaut se garantir de tous côtés, on ne sait jamais de quel type d'aide on aura besoin !).

Bien qu'elle parle l'anglais sans accent, ses pensées glissent souvent vers le créole qui est sa langue maternelle, et sous le grand foulard en coton bleu nuit qu'elle porte autour du cou, sous le parka, sous les nombreuses autres couches de vêtements chauds qu'elle a revêtus ce matin pour se protéger du froid mordant, sa peau est brune et lisse comme du chocolat. Jamais il n'était prévu qu'une peau de cette couleur entre en contact avec des températures pareilles : moins quarante-trois quand elle a ouvert la radio à l'heure du déjeuner.

Bien que née à Jérémie, Farah a passé presque toute son enfance à Little Haiti, quartier de Miami où ses parents se sont réfugiés en 1979 quand Baby Doc leur a rendu la vie invivable au pays. Son enfance s'est déroulée dans la pauvreté mais non dans la misère, entourée de palmiers et de fresques murales, de *vèvés* et de libations, de restaurants aux murs rose Erzulie, de femmes cancanant tout en se tressant l'une à l'autre des nattes serrées, d'hommes jouant aux cartes et aux dames, organisant des combats de coqs clandestins,

regardant la télé chez le barbier et, le soir, alimentant au charbon le brasero du balcon pour le repas familial. Son père aimait à conter les histoires de l'esclavage indigo, et organisait parfois dans leur cuisine des réunions politiques où, avec ses camarades d'exil, il passait des heures à fumer et à palabrer, à s'envoyer de minuscules verres de rhum, à analyser la situation en Haïti, à partager les nouvelles glanées de leurs parents restés au pays, et à décrier Baby Doc et ses bandes de tontons macoutes. Oh ! les cris de la rue, la musique de la radio diffusée partout, sonorités puissantes des dernières méringues, vibrations de tambours et de guitares, combats de coqs, vaudou et sexe, tous les enfants alignés et prêts à partir pour l'église dans leurs plus beaux habits du dimanche, et comme tu nous peignais fort les cheveux, *manman !* pour être sûre qu'ils restent sans poux.

La bâtisse dont elle s'éloigne a beau ressembler à une maison normale de Luniville, elle ne l'est pas. La serrure de la porte est électronique et incassable. La porte elle-même est en acier renforcé. Toutes les fenêtres sont électroniquement surveillées, et les pièces truffées de caméras. La maison est dotée d'un système complexe de filtres et de relais, et d'une *hotline* avec le commissariat voisin. Des policiers en civil peuvent être sur place en moins de deux minutes. Les voisins prospères ont l'habitude de détourner les yeux quand des individus en proie à toutes sortes de passions – rage, douleur, colère, désespoir, désir de vengeance ou folie destructrice – gravissent les marches de la grande maison blanche qui est en réalité un refuge. Tous ceux qui sonnent à la porte sont filmés, et sommés par une voix électronique d'annoncer clairement dans l'interphone le but de leur visite. Sauf, naturellement, s'il s'agit de femmes en miettes, de femmes qui titubent et

trébuchent, ou qui baignent dans leur sang – auquel cas de douces et efficaces mains noires leur ouvriront la porte et les feront entrer à toute vitesse sans poser de question.

Farah est tendue car elle est en retard. C'est la veille de Noël et elle avait espéré terminer un peu plus tôt pour pouvoir s'arrêter à *Fête la fête* et acheter des boules pour le sapin avant d'aller chercher Mirlande. Maintenant il faut qu'elle file droit à la crèche, du reste si elle y arrive avant dix-sept heures trente ce sera un miracle. Les employées lui lancent des regards en biais quand elle est en retard ; elles parlent à travers leurs dents et font des allusions racistes à peine voilées, pestant contre ces gens qui ne savent pas ce qu'est la ponctualité, alors que ce n'est vraiment pas de sa faute si Noël est la saison haute pour les violences domestiques.

Pour la seule journée d'aujourd'hui, Farah et Briona, son amie de la Jamaïque, ont géré pas moins de vingt-huit appels et neuf admissions, frôlant ainsi le record du refuge, établi quatre ans plus tôt, de trente appels et onze admissions. Oui, les hommes par ici ont tendance à être particulièrement déprimés et colériques durant la saison des fêtes. Tourmentés sans doute par des souvenirs de leurs Noëls d'enfance, tristes de ne pouvoir rentrer chez eux, frustrés, énervés, qui sait, il semble y avoir toujours une bonne raison pour faire valdinguer sa petite amie à travers la cuisine, lancer le téléviseur à la tête de sa sœur, briser les phalanges de sa maman sur le rebord du comptoir ou ficeler son épouse comme un poulet avant de la baiser. *Bay kou bliye, pote mak sonje*. Qui porte le coup l'oublie ; qui porte la cicatrice se rappelle.

« C'est gore, lui avait dit Briona au printemps précédent, lors d'un appel Skype, tout de suite après lui avoir annoncé que ce poste était à pourvoir. Je veux dire, même si les réceptionnistes ne finissent pas en burn-out aussi vite que les thérapeutes, c'est quand même gore. Je m'en voudrais de ne pas te prévenir. Prends ton temps, réfléchis et vois si tu penses pouvoir gérer ça. »

Tout en descendant vers le trottoir dans la noirceur du solstice, Farah efface consciemment de son esprit les impressions de la journée. C'est un rituel qu'elle exécute chaque jour au moment de quitter le refuge. Se nettoyer l'esprit pour Mirlande. Oh, retrouver Mirlande ! serrer contre elle le précieux corps dodu de sa fille ! sentir sa peau douce ! voir la lumière dans ses yeux ! Mirlande a trois ans. Trois ans. Pas trop jeune pour ces soldats sri-lankais qui, le mois dernier, ont estimé acceptable, dans le cadre de leur mission de stabilisation en Haïti, de donner des chocolats ou du chewing-gum ou des petits sous ou des cigarettes ou rien du tout à des gamins noirs avant de les perforer... Arrête.

« Farah. » Elle a vingt-trois ans. « Farah chérie. » Elle s'est habillée avec un soin particulier ce matin, songeant au réveillon de Noël. Il n'y a pas de jours fériés au refuge – ni, heureusement, à la crèche – pour la simple raison qu'il n'y a pas de jours fériés dans les mines. Le travail se poursuit à chaque minute de chaque jour de chaque année, ses conséquences aussi, parmi lesquelles des enfants en bas âge. « Farah chérie, ne m'en veux pas. » C'est la voix de son David. En s'habillant ce matin elle a décidé de mettre son foulard indigo préféré, celui que sa *manman* lui a offert lors de ses fiançailles

avec David il y a cinq ans. « Farah chérie, ne m'en veux pas. Je te porterai à jamais dans mon cœur, mais... » Elle se sent toujours belle avec ce foulard enroulé autour du cou, le bleu haïtien profond ressort magnifiquement sur sa peau couleur chocolat ; à vrai dire, c'est bien plus un châle d'été qu'une écharpe d'hiver, fait d'un coton épais plutôt que de laine, et ce qui lui tient chaud, c'est le souvenir des mains brunes de sa *manman* en train de couper des tomates ou de faire frire des bananes plantains... sa *manman* vêtue d'une robe fourreau en madras, sourire éclatant, yeux étincelants, toute à la joie de faire sauter sur ses genoux trois bébés à la fois : Mirlande, Emanuel et Mackenson, ses premiers petits-enfants, tous nés la même année... sa *manman* vêtue d'une robe blanche impeccable pour partir à la messe dominicale, sandales blanches sur ses pieds noirs, ruban blanc artistement noué dans ses cheveux sombres. « Farah chérie, ne m'en veux pas. Je te porterai à jamais dans mon cœur, mais je suis amoureux de... » Quand David l'avait quittée au printemps dernier pour vivre avec un homme, elle avait été moins dévastée que sonnée. Incrédule. Et fauchée aussi, car elle dépendait financièrement de lui, et dans un procès de reconnaissance en paternité à Miami, il y avait peu de chances qu'une Haïtienne pauvre l'emporte sur le propriétaire blanc et gay d'une boîte de nuit. Sa *manman* avait proposé de garder la fillette, grâce à quoi, après sa journée de caissière dans une pharmacie, Farah avait pu suivre des cours du soir en secrétariat. Alors quand Briona lui avait parlé de ce poste de réceptionniste au refuge de Luniville, elle s'était dit *Pourquoi pas ? Le salaire est bon, pourquoi ne pas aller au bout du monde, mettre autant de kilomètres que possible entre David et moi, me coltiner avec la vraie vie ? Si Briona peut le faire, pourquoi pas moi ?*

Elle avait signé un contrat de deux ans, dont neuf mois s'étaient déjà écoulés. Son père était farouchement opposé à sa décision ; il avait en horreur les compagnies d'ambrosie et leurs opérations de fracturation hydraulique. Au mois d'août dernier, après quelques verres de rhum de trop, il l'avait appelée longue distance et lui avait bassiné les oreilles une demi-heure durant au sujet de l'ouragan Dean qui venait de ravager Haïti... résultat direct, insistait-il, de la folie furieuse qu'elle cautionnait là-haut. Un peu sèchement, elle lui avait rétorqué qu'elle s'occupait, à Terrebrute, des dégâts d'une autre sorte d'ouragan.

Étonnant comme l'indigo console Farah, là, ce soir, à quatre mille kilomètres du petit appartement de Little Haiti où elle a grandi avec ses frères et sœurs, rempli des odeurs et des couleurs des nuits de Miami, certains hommes grillant saucisses et steaks sur le brasero et d'autres jouant du tambour... Tout cela s'est retrouvé dans les plis et replis du foulard que, grelottant dans l'air glacial, Farah remonte autour de son nez avant d'appuyer sur le bouton de démarrage de sa voiture.

Elle est encore tendue et agacée, et elle le sait. Elle allume la radio : oh ! chanter quelque chose pour se calmer les nerfs avant de retrouver Mirlande... Mais au lieu d'une chanson, ce que reçoivent ses oreilles quand elle allume la radio, c'est une cacophonie de voix perçantes vantant les soldes de Noël d'un magasin d'appareils ménagers dans l'un des centres commerciaux des environs. Avant d'avoir droit à la musique,

elle est obligée d'admettre qu'elle pourrait économiser trois lunis et demi – *tellement envie de chanter* – sur l'achat d'une trancheuse de pommes de terre, pour peu qu'elle s'offre aussi un grille-pain électrique... et pourquoi pas un nouveau frigo pendant qu'on y est ? se demande-t-elle, et ça lui donne envie de hurler.

Un embouteillage obstrue le pont, le trafic est à l'arrêt. C'est à cause des travaux visant à élargir l'autoroute qui relie la ville aux mines. L'alcool et la coke ont causé trop d'accidents cette année, il y a eu plusieurs dizaines de victimes. Miroitant sur le tableau de bord, des chiffres verts lui rappellent qu'il se fait tard et Farah se crispe de plus en plus, *Oh, manman*. Elle remonte encore son foulard autour des oreilles et tapote nerveusement sur le volant de ses ongles longs. Suis presque arrivée, Mirlande, dit-elle tout bas. Presque arrivée, mon petit ange de fille.

Il est dix-sept heures vingt. Branchant son cellulaire, elle allume le haut-parleur et compose automatiquement le numéro de la crèche. « Bonjour ! Mme Chauvet à l'appareil. Oui, la mère de Mirlande, c'est ça. Je suis désolée, je vais avoir un peu de retard. Je suis partie à l'heure mais il y a beaucoup de trafic sur le pont. Oui, bien sûr que je m'en rends compte, mais je ne peux absolument rien y faire, je suis désolée. Je serai là dès que possible. Ce n'est pas la peine de me parler sur ce ton, je sais que nous sommes à la veille de Noël. Vous pensez que je fais exprès d'être coincée dans un embouteillage ? »

Doit faire soixante-quinze degrés Fahrenheit à Miami, se dit-elle – alors que la température à Luniville, d'après d'autres chiffres verts miroitant sur le tableau de bord, est de moins quarante-huit. À Little Haiti il faisait toujours un temps superbe à Noël, ses parents venaient au lycée pour la grande cérémonie d'allumage des arbres et tout le monde chantait *Jwaye Nwèl, Merry Christmas, Feliz Navidad...* Seule, comment faire pour initier Mirlande aux rythmes de la Noël créole ?

C'est un moment atroce, un moment de pure détresse et de violente impatience. Tout autour d'elle des 4 x 4 bourdonnent et klaxonnent. Galvanisés par la cocaïne, des hommes musclés la serrent, faisant vrombir leur moteur. C'est dur et cela dure. Un pick-up la dépasse en trombe, la forçant à remonter sur la bande d'arrêt d'urgence. Elle perçoit le bras du conducteur dans l'éclair bref d'un lampadaire : il porte une veste avec des rabats aux manches, exprès pour exhiber ses biceps tatoués. David était fou de joie d'avoir une fille café au lait, comment il a pu faire ça, nous laisser tomber du jour au lendemain ? Un camion géant la dépasse, puis, talonné par un plus géant encore, fait une queue de poisson à Farah en recouvrant son pare-brise d'une gerbe d'eau marron. Elle active ses essuie-glaces. Oh ! pardonne-moi chérie de te faire attendre. Elle arrive tout de suite ta maman, ne t'inquiète pas.

Exaspérée par la litanie interminable de prix et de soldes et de prix encore plus bas et de soldes encore plus faramineux et de soldes encore plus délirants et de prix incroyablement bas que lui crachent dans les oreilles les voix hystériques de la radio, elle glisse dans le lecteur un CD de Boukman Eksperyans... Ah ! soulagement instantané. À entendre la voix douce de l'homme qui chante *Wongolo wale* et le chœur des

femmes en fond, tout son corps se détend, oh les beaux battements des tambours qui permettent de danser toute la nuit, David et elle sortaient souvent danser à Little Haiti, elle sent encore dans ses reins la chaleur de sa main l'attirant à lui pendant qu'ils transpiraient, se souriaient et swinguaient, il dansait vraiment assez bien pour un Blanc, elle était fière d'arriver avec lui dans les *bouls... mais qu'ont-ils, les hommes ?* À l'heure du déjeuner, Briona et elle en parlent parfois à voix basse, pour se protéger et plaisanter et ne pas devenir folles, les jours où trop de femmes arrivent tremblantes et sanglotantes au refuge, l'une avec un œil au beurre noir, une autre le ventre et les cuisses entaillés de coups de couteau, une autre les côtes cassées, une autre les mains écrasées... *Qu'ont-ils, les hommes ?* Farah ne peut s'empêcher de se le demander quand elle lit que des centaines de gamins haïtiens ont été violés par des Sri-Lankais de la mission de stabilisation de l'ONU, ou quand elle passe devant la boîte de strip-tease annonçant *FILLES ! FILLES ! FILLES !* en lettres de néon géantes alors que sur le perron et dans le parking il n'y a que garçons garçons garçons, de pauvres travailleurs des mines loin de chez eux et sexuellement affamés, entourés de proxénètes, de flics et de videurs, et pendant ce temps, dans les appartements cossus et bien chauffés de la ville, des hommes d'affaires défoncés à l'héroïne et furieux des résultats de la Bourse sortent leur révolver et tirent sur leurs enfants endormis, parfois elle est tellement terrorisée pour Mirlande qu'elle voudrait juste la planquer dans la cave, oh mon ange, se dit-elle, faut que je te sorte d'ici, cette ville ne sera qu'une petite parenthèse dans ton existence, tu t'en souviendras même pas, on va partir je te le promets, dès que j'ai mis assez de sous de côté pour qu'on puisse vivre dans un quartier de Miami un peu moins hard.

Ce matin une jeune Filippina était arrivée au refuge, un bébé dans les bras et la bouche remplie de sang, il lui manquait deux dents, cet après-midi elles avaient reçu une femme de l'Empire Est au bras cassé, et une Syrienne dont l'anus portait des traces de viol par tesson de bouteille, oh mon Dieu oh mon ange non je ne veux pas penser à ça, écoute c'est *Kalfou Danjere* maintenant, c'est rythme, chérie ! c'est soleil, Mirlande ! Je nous ai préparé un repas spécial pour ce soir, tu verras, d'accord le sapin est tristounet mais il y a des *kado* de ta *grann* et ton *granpapa*, de *matant* et *tontons* et tous les *kouzen* en Floride, on mettra Boukman Eksperyans et on se déchaînera toutes les deux sur la piste ! *Bon Dié* il est cinglé ce gamin, à faire du stop dans les embouteillages à l'heure de pointe, il va se faire tuer... Il se tient sur la rampe en plus, juste là où les camions s'arrachent aux chantiers de construction avant de débouler sur l'autoroute en rugissant. Veut sans doute remonter à son camp de travail. Sera venu boire des coups en ville et doit être sur le site à vingt heures pour l'équipe de nuit, pourquoi il n'a pas pris le car ? Bon, je ne pourrai pas l'avancer bien loin, mais si on ne fait pas une bonne action la veille de Noël on le fait quand, hein ? Et comme dit ma *manman*, *Tro prese pa fe jou l'ouvri*. Si on est trop pressé, le jour ne commence jamais. ■